

Simplicité du récit, richesse et profondeur du propos

Une jeune fille, Canada [Québec], 2013, 1 h 25

Jean-Philippe Desrochers

Numéro 287, novembre–décembre 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70635ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desrochers, J.-P. (2013). Compte rendu de [Simplicité du récit, richesse et profondeur du propos / *Une jeune fille*, Canada [Québec], 2013, 1 h 25]. *Séquences*, (287), 56–56.

Une jeune fille

Simplicité du récit, richesse et profondeur du propos

Œuvre d'épure inspirée de *Mouchette* (1967), et du roman de Georges Bernanos à la base de ce long métrage de Robert Bresson, *Une jeune fille* est un film contemplatif au sens fort du terme. Il s'inscrit parfaitement dans la continuité du travail de Catherine Martin qui, depuis *Mariages* (2001), son premier long métrage de fiction, tend à se simplifier de plus en plus et ce, tant sur le plan du récit que sur celui de la mise en scène.

Jean-Philippe Desrochers

Ce qui frappe d'emblée, dans *Une jeune fille*, c'est la rigidité des cadrages, brillamment exécutés et éclairés par Mathieu Laverdière. Ce statisme peut agacer au premier abord, surtout lors des scènes se déroulant dans l'appartement montréalais de Chantal et de sa mère. On comprend toutefois rapidement qu'il s'agit d'un véritable parti pris formel tellement son usage est systématique. Cette fixité du cadre traduit en fait un rapport intense à l'art (cinématographique). Il y a, chez Catherine Martin, une volonté de donner à l'image un caractère presque sacré et un désir de concentrer l'attention du spectateur sur les êtres et les choses. Sa mise en scène est très frontale et la distance de la caméra par rapport aux personnages est toujours la bonne.



Une composition picturale qui invite au recueillement

... *Une jeune fille* parvient à traiter de thématiques complexes et d'enjeux importants liés à la transmission, à l'occupation du territoire, à la filiation...

Comme la cinéaste découpe ses scènes en plans-séquences, le montage se fait très discret. L'absence de champ-contrechamp lors des dialogues fait en sorte que le point de vue sur une scène est presque toujours unique. Ce refus de morceler l'espace en plusieurs plans rend encore plus puissant le gros plan sur la main de la sœur de Serge qui se crispe lorsque celui-ci la gifle. Durant tout le film, sauf lors de la parenthèse montréalaise initiale du récit, Martin privilégie les plans extérieurs (avec ou sans personnages). Ceux-ci évoquent souvent la composition picturale et invitent au recueillement. Le contact avec la nature (les doigts qui effleurent l'eau, la déambulation en forêt) est d'ailleurs très présent dans *Une jeune fille*. La cinéaste capte avec grande acuité la beauté rugueuse mais véritable d'Ariane

Legault, âgée de 14 ans lors du tournage. La jeune actrice trouve ici son premier grand rôle au cinéma. Les yeux de l'adolescente, magnifiquement filmés, ont une intensité glaciale lors d'un regard-caméra quasi accusateur.

Le décès de la mère de Chantal, quoique dramatique en soi, n'est jamais traité comme tel dans le film. La cinéaste s'intéresse beaucoup plus à l'errance de la jeune fille qui suit cette mort – puis de sa rencontre avec Serge en Gaspésie – qu'à la mort elle-même. À ce titre, *Une jeune fille* se veut plus habile que *Trois temps après la mort d'Anna* (2010) qui, au demeurant, était une œuvre très réussie. Dans ce film, le meurtre de la fille de Françoise était si dramatique qu'il planait sur tout le récit et créait un certain sentiment d'angoisse, ce qui est totalement absent de *Une jeune fille*. Ce dernier prend donc encore davantage le pari de la simplicité que son prédécesseur ne le faisait. Par conséquent, *Une jeune fille* est plus réussi que *Anna*. Le personnage de Sébastien Ricard (utilisé ici dans un contre-emploi très intéressant) a pratiquement la même fonction que celui de François Papineau dans *Anna*. Mélanges de bonté profonde et de justesse morale cachée sous des dehors plutôt durs à première vue, ces deux hommes taciturnes et reclus viennent en aide aux âmes errantes que sont Françoise et Chantal.

De manière plus subtile et avec beaucoup plus de maturité que nombre d'œuvres québécoises des dernières années, *Une jeune fille* parvient à traiter de thématiques complexes et d'enjeux importants liés à la transmission, à l'occupation du territoire, à la filiation, à la disparition du monde rural et au choc de la modernité (à son refus). Par les sujets qu'il aborde et par sa mise en scène minimaliste, *Une jeune fille* présente une parenté et une réciprocité indéniables avec l'œuvre récente de Bernard Émond [on pense ici surtout à *Il y a trop d'images*, recueil de textes aux allures de manifeste paru chez Lux Éditeur, à *La Donation* (2009) et à *Tout ce que tu possèdes* (2012)]. Malgré cette influence, qu'on devine mutuelle, Martin explore ces thématiques avec une sensibilité particulière qui lui est tout à fait propre. À l'instar des mains de Serge et de Chantal qui se rapprochent lentement pour à peine s'effleurer lors du plan final, *Une jeune fille*, véritable rempart contre le cynisme contemporain, nous incite à renouer avec une part de l'humanité qui sommeille en nous et avec la beauté de la nature qui nous entoure. ☺

■ Origine : Canada [Québec] – Année : 2013 – Durée : 1 h 25 – Réal. : Catherine Martin – Scén. : Catherine Martin – Images : Mathieu Laverdière – Mont. : Natalie Lamoureux – Mus. : Robert Marcel Lepage – Son : Marcel Chouinard, Simon Gervais, Stéphane Bergeron – Dir. art. : Caroline Alder – Cost. : Caroline Poirier – Int. : Ariane Legault (Chantal), Sébastien Ricard (Serge), Marie-Ève Bertrand (Laura), Jean-Marc Dalpé (Ernest), Hélène Florent (mère de Chantal), Hugues Frenette (père de Chantal) – Prod. : François Delisle – Dist. / Contact : K-Films Amérique.